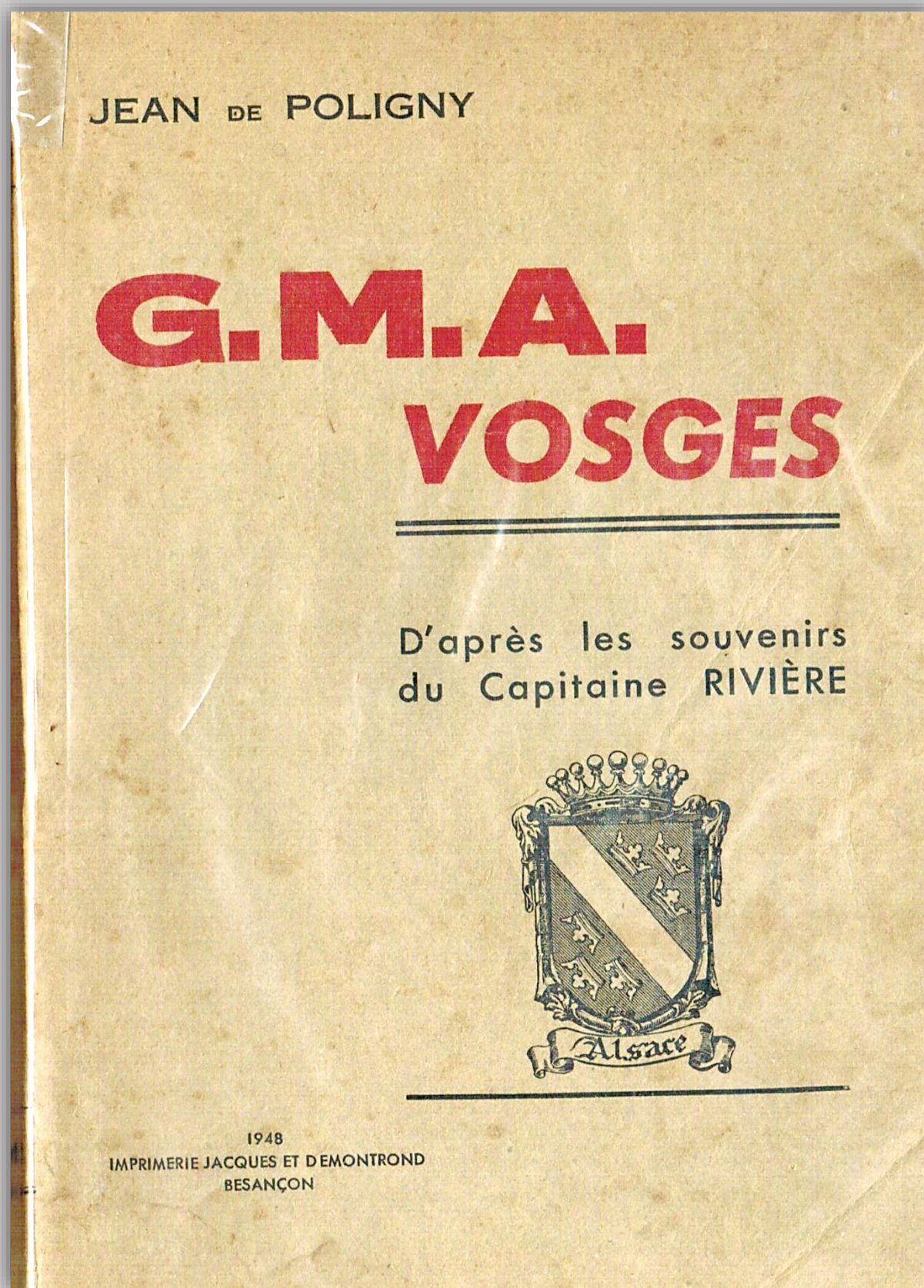


Extraits: le parachutage du groupe de reconnaissance OP Loyton  
Témoignage du Capitaine *RIVIERE* (Jean ESCHBACH), alias *Jean De POLIGNY*,  
officier renseignement du GMA-Vosges.



## V.

## LE BOIS DU MONT.

Quelques jours plus tard, le lieutenant-Colonel Marchal et le commandant Marceau tentent et réussissent un nouveau passage en Alsace. Il s'agit cette fois de mettre la dernière main à l'organisation de cette province et de coordonner leur action avec celle de la Moselle, dont le nouveau chef, le commandant Grégor, est convoqué à « Berchtesgaden ». Comme la dernière fois tout se passe très bien, avec beaucoup de chance, il est vrai. Au dernier moment, par les bavardages d'une femme de Grandfontaine, cela a failli tourner mal. Les Allemands ont eu vent d'une réunion dite « de communistes » dans la vallée et font des recherches dans le secteur. En plus un avion anglais tombe près du Champ du Feu. Quelques aviateurs sautent en parachute et s'enfuient. La région est fouillée par les gendarmes et les S. D. Le chalet de Grendelbruch est visité un quart d'heure après le départ de l'Etat-Major.

En définitive tout s'est bien passé et six jours après leur départ, les deux officiers franchissent le massif du Donon, toujours guidés et protégés par l'équipe des passeurs de Grandfontaine et regagnent le P. C. de La Neuveville-les-Raon.

En Alsace et en Moselle, tout va bien. La résistance s'étoffe et s'organise. Malheureusement aussi les Allemands

se renforcent. De nouvelles troupes arrivent tous les jours. Dans le Sundgau, une division entière stationne le long de la frontière suisse. A Strasbourg, la garnison est considérablement renforcée. Il sera impossible d'entreprendre une action par ses propres moyens. Il faut attendre l'arrivée des troupes alliées et se soulever au fur et à mesure de leur avance. Le S. R. de Rivière estime à plus de soixante mille hommes les troupes massées en Alsace.

En Normandie, la poussée des Alliés continue, le front allemand chancelle. Cherbourg est pris, la percée s'amorce.

Au P. C. de La Neuveville, on attend avec impatience le premier parachutage qui doit amener dans les Vosges, en plus des armes nécessaires pour armer une centurie, un groupe d'Anglais S. A. S.

Puis un soir, à l'émission de dix-neuf heures, le message passe, annonçant le parachutage sur le terrain du Bois du Mont pour le lendemain dans la nuit.

— Enfin ça y est, s'exclame joyeusement Marceau. Nous allons partir tout de suite avertir nos deux centuries.

— Il nous faudra les renforcer par des hommes de la vallée, leurs effectifs ne sont pas suffisants pour tout transporter du terrain aux deux maquis, dit Rivière. Le trajet est long et les côtes très dures. Nous ne pourrions que faiblement charger les hommes.

— Montez donc dans la vallée, alerter Vexaincourt avant de monter la cote 722.

Enfourchant sa bicyclette, Rivière, accompagné du capitaine Marc, quitte le P. C.

Il ne s'agit plus de traverser Raon où le couvre-feu a sonné et où les patrouilles allemandes circulent. Depuis longtemps le trajet a été étudié. Passant par la forêt de la côte de Repy, traversant la Meurthe par le pont d'usine de la papeterie Gessler, ils franchissent la route de Saint-Dié, montent vers le hameau de Chavré et descendent sur la Trouche où ils retrouvent la route de la vallée de la Plaine, contournant ainsi la Neuveville et Raon-l'Étape. Aussi vite que possible ils foncent sur Celles où ils comptent alerter Georges et Gérard, scrutant la nuit de tous leurs yeux pour déceler à temps une patrouille allemande toujours possible, afin de pouvoir se jeter dans les bois qui bordent la route avant d'avoir été aperçus.

Celles est atteint sans incident, mais à l'entrée de la petite ville, un des boyaux de la bicyclette de Marc rend l'âme et il faut continuer à pied.

— Prends ma bicyclette, lui dit Rivière, et fonce alerter Duclosson, moi je suivrai à pied. Dans une heure et demie j'aurai fait les 8 kilomètres de Celles à Vexaincourt. Pendant ce temps tu auras alerté ton monde.

Tandis que Marc disparaît dans la nuit, Rivière suit aussi vite que possible en poussant sa bicyclette. Il leur a été impossible de trouver ni Georges ni Gérard qui leur auraient prêté une autre bécane. Tant pis, ce ne sont pas ces quelques kilomètres de route qui effrayeront le Capitaine qui, depuis des mois en a vu d'autres.

Il atteint Vexaincourt vers minuit et trouve Marc chez Duclosson avec Bagetta, Paichler et Héry. Il est décidé de prendre 10 hommes à Raon-sur-Plaine, autant à Vexaincourt et autant à Allarmont parmi les plus sûrs et les plus discrets. Les hommes sont contents, la grande aventure commence.

Paichler et Bagetta alerteront leur troupe, Héry montera chez Jean Serge lui passer les ordres tandis que Rivière et Marc montent à la cote 722 mobiliser la 2<sup>e</sup> Centurie du sous-lieutenant Félix.

A deux heures du matin, ils abordent la sentinelle, donnant le mot de passe et réveillent le maquis.

La centurie est bientôt prête. Les deux capitaines laissent leurs sacs à la cote 722 sous la garde des quelques hommes qui assureront la surveillance du camp pendant leur absence.

Vers quatre heures du matin, la colonne se met en route en une longue file qui s'égrène sur l'étroit sentier qui monte au « Haut du Bon Dieu ».

Jean Serge et ses hommes prendront le chemin passant par le « Calvaire ». Les deux colonnes ont rendez-vous sur le terrain du parachutage même.

Du « Haut du Bon Dieu », la crête est longée jusqu'au « Jardin David », puis la colonne descend le sentier qui mène dans la vallée du Rabodeau en amont de Moussey.

C'est le seul passage délicat. Il y a quelques fermes qu'il faut contourner, franchir la route et aborder le massif du « Bois du Mont » en traversant le vallon du « Harcholet ».

La marche est longue et pénible, mais aucun des hommes ne ressent la fatigue. N'est-ce pas enfin le couronnement de tous les efforts passés ?

Après une petite erreur, qui leur fait faire un détour d'une demi-heure, les abords du terrain sont atteints.

Jean Serge et ses hommes y sont déjà, camouflés dans les bois qui entourent le vaste pré. Bagetta, Paichler et leur groupe n'arriveront que dans la journée, on a le temps de s'organiser.

Dans la journée monteront également Marceau, le colonel Maximum et le lieutenant-colonel Marchal qui, en passant, alerteront au « Rabodeau » Clément, pour qu'il vienne joindre avec quelques hommes.

Rivière se charge de prévenir les chefs locaux de la « Petite-Raon » : le receveur des postes et Parmentier, le pharmacien du bourg.

Valentin, le chef de la centurie de Moussesey est alerté à son tour, devra assurer le ravitaillement et renforcer les effectifs par une trentaine de ses hommes.

Marceau, pendant ce temps, organise le dispositif de ses troupes. Jean Serge et Félix, dont tous les hommes sont plus ou moins armés, assureront la protection du terrain et interdiront notamment toute approche venant de la vallée qui monte de la « Petite-Raon » vers le « Col de Hanz ».

Le terrain même est divisé en quatre secteurs de réception où quatre groupes s'occuperont du ramassage des « containers » et de leur transport vers le lieu de distribution d'armes. Trois feux disposés en triangle sont préparés. Ils seront allumés à l'approche des avions, indiqueront l'emplacement et serviront de signal aux aviateurs.

A la tombée de la nuit, tout est prêt, les avions peuvent venir. Aucun incident n'a troublé la journée. Aucun Allemand n'est signalé dans la vallée. Seules, quelques voitures ont passé, venant ou allant vers le col du Hanz sans s'arrêter.

Couchés dans l'herbe encore chaude, par l'ardent soleil de la journée, les hommes se reposent et attendent.

— Je me demande, dit Marceau, si nos feux ne seront pas visibles du col du Hanz, où les Boches ont un poste de douaniers.

— Je ne le pense pas, la vallée fait un tournant et les hauts sapins de la « Noire Côte » doivent nous masquer.

— Espérons-le. De toute façon, d'ailleurs, si une alerte est donnée nous serons partis.

Dans la nuit, les gendarmes de Moussey, qui ont patrouillé dans la vallée pour surveiller les mouvements possibles des Allemands, montent au terrain, et annoncent que tout est calme, tant sur la route du col de Prayé, que sur celle qui mène au Hanz.

Malheureusement la nuit se passe sans que les avions viennent et l'aube naissante oblige les chefs à faire évacuer le pré par leurs hommes qui, à nouveau, se camouflent dans les bois.

Malgré l'impatience de tous, il n'y a rien à faire, il faut encore attendre.

Dans la matinée, Rivière qui a fait un tour à la « Petite-Raon » vient annoncer que le message a encore été répété à la B. B. C. le matin même. Ce sera donc pour la nuit suivante. Ce n'est pas la première fois que Londres a retardé d'un jour l'envoi annoncé sans se rendre compte des dangers qu'un tel décalage fait courir aux hommes qui attendent. Le mouvement a pu être observé par un traître à la solde des Allemands, signalé et dans ce cas, les Allemands peuvent survenir en force d'un moment à l'autre.

Aussi l'Etat-Major redouble de vigilance et pousse des guetteurs aussi loin que possible. Dans les villages avoisinants, des habitants sûrs sont prêts à signaler le moindre mouvement des troupes.

Lentement la journée se passe, tout reste calme et à nouveau, c'est la nuit qui lentement noie le terrain de ses ombres. De la « Petite-Raon », le receveur signale que par deux fois, le message a été répété, à 7 heures, et à 9 heures du soir. Il n'y a plus de doute, c'est pour cette nuit.

Les guetteurs avancés sont repliés, les compartiments du terrain réoccupés et les hommes attendent, attendent.

Enfin, vers minuit, dans la nuit sans bruit, un vrombissement lointain se fait entendre qui croît en ampleur et se rapproche.

Voilà les avions.

— Allumez les feux, hurle Marceau et presque immédiatement, les trois bûchers flambent, trouant la nuit d'une haute flamme rougeoyante.

Déjà l'avion est sur eux, volant bas, avec un bruit de tonnerre. Avec sa lampe de poche braquée vers le ciel, Marceau envoie en morse la lettre du code convenue.

L'avion vire, décrit un cercle, s'éloigne et revient vers la base du triangle de feu.

Distinctement, se détachant sur le ciel étoilé, des parachutes s'ouvrent et descendent lentement vers le sol, entraînés doucement par le vent en direction de la Petite-Raon. Tous, sauf un, atteignent le terrain même, un dernier lâché un peu tard, disparaît derrière le bois de bordure.

Les hommes se précipitent : ce sont les parachutistes anglais du groupe S. A. S. qui atterrissent, chargés à bloc par d'immenses paquetages. Ils sont dégagés de leur parachute et conduit vers le tertre d'où l'Etat-Major surveille les opérations. Un groupe part à la recherche du dernier parachute tombé plus loin.

Un des Anglais est lourdement tombé au sol et gît, évanoui.

Deux hommes le portent et le Dr. Marc aidé de Parmentier le pharmacien, s'affaire autour de lui.

— Evanouissement passager par suite de choc, rassure le Toubib, je ne pense pas que ce soit grave.

Les feux ont déjà été éteints quand à nouveau, le bruit d'un avion qui approche se fait entendre.

— Un deuxième avion, vite rallumez les feux ! Quelques instants après la même manœuvre se répète, et cette fois, c'est une série de lourds containers que l'avion lâche et qui, malgré le parachute qui les soutient, tombent rapidement et lourdement sur le sol.

Tous les groupes travaillent d'arrache-pied. A six ou même huit, ils dégagent les tubes parfois enfoncés profondément dans le sol, glissent des rondins dessous, les soulèvent et les portent vers le tertre, lieu de distribution du contenu. Les parachutes sont pliés et entassés, les feux éteints et le rassemblement se fait autour des chefs de Centurie ou de groupes. Le dernier Anglais a été retrouvé par l'équipe lancée à sa recherche et ramené sain et sauf. Il a eu de la chance. Il n'a pu prendre terre qu'à quelques mètres de la première maison de la Petite-Raon.

Sauf l'homme toujours évanoui, il n'y a pas de casse, parachutistes et containers sont au complet. Rien ne

manque. Les enveloppes des longs tubes sont forcées, le contenu inventorié.

Il y a des armes pour cent-vingt hommes, des munitions de réserve, quelques vivres, du chocolat et du tabac.

Rapidement, la distribution se fait : les hommes de Jean Serge et de Félix sont armés, les munitions et le reste réparties en charges sensiblement égales de 20 kilos par homme.

Les enveloppes vides sont jetées dans des fourrés épais, les toiles des parachutes pliées pour être emportées. Toute trace de passage est effacée aussi rigoureusement que possible.

Malgré toute la hâte, l'aube se lève quand la colonne est prête à partir.

L'Anglais évanoui est revenu à lui, mais il ne peut marcher, il semble s'être cassé une cheville. Rapidement un brancard improvisé est fabriqué avec des rondins et des branches, recouvertes de toiles de parachute. Huit hommes qui se relayent, vont transporter cet homme à travers la montagne, tâche particulièrement difficile et éreintante par ces sentiers étroits, caillouteux et abrupts.

Le jour est complètement venu quand, en longue file indienne, la colonne s'ébranle, s'étirant sur presque un kilomètre de long.

En tête, Freine, le garde-chasse de Mousseley et le capitaine Rivière. Une section de protection suit, puis les Anglais accompagnés de l'Etat-Major puis l'interminable file des porteurs. Une deuxième section de protection ferme la marche.

Très lentement, les guides entraînent la colonne dans les profondeurs des forêts du « Bois du Mont ». D'abord une courte, mais pénible escalade de la côte jusqu'au chemin qui contourne le piton, la descente sur le vallon du « Harcholet », la remontée sur la « Côte des Chênes » puis encore la descente sur la vallée du Rabodeau, près de la maison forestière de « Haie-l'Abbé », d'où sur l'autre versant, débouche le sentier qui mène au « Jardin David ».

Les haltes obligatoires sont fréquentes. Les charges sont lourdes et incommodes à porter, il faut laisser souffler les hommes.

Dans les quelques fermes qu'on ne peut éviter, les habitants affolés de voir l'impressionnant défilé, s'enferment à double tour.

L'Anglais  
'évanoui' est le  
Capt. DRUCE,  
celui qui s'est  
'cassé la cheville'  
est SEYMOUR, le  
radio du JED  
Jacob.

Avant d'entrer dans la forêt sur le sentier du « Jardin David », Rivière se retourne et contemple l'étrange spectacle qui s'offre à sa vue. En bas la vallée. En face de la lisière de la forêt un ruisseau, un pré abrupt. De lui jusqu'en bas, un interminable serpent d'hommes, se suivant à quelques mètres de distance, empruntant les lacets du sentier. A gauche et à droite sur la route, la section de protection assure le passage et pointe ses mitraillettes en aval et en amont pour parer à toute surprise. Mais tout se passe bien.

La montée est dure, très dure. Les haltes se font plus rapprochées, le transport de l'Anglais blessé est de plus en plus difficile.

Enfin, épuisés, les hommes atteignent le « Jardin David ».

Les Anglais, eux, inhabitués à la marche en montagne, sont plus fatigués encore. Ils s'installent sous les arbres et dorment profondément.

Le « Jardin David », avec ses hautes herbes, ses poissons rabougris et sa bordure de hauts sapins, présente un tableau pittoresque qui rappelle le campement des bohémiens dans « Carmen ».

Par groupes les hommes se reposent, dans les positions les plus variées tandis que sur les quatre sentiers qui se croisent sur cette crête, des sentinelles veillent à la sécurité des dormeurs.

Rivière fait rassembler les armes et les munitions pour en faire l'inventaire. Le colonel Maximum se repose, en attendant le réveil des Anglais avec lesquels il doit discuter.

Quelques heures plus tard, tout est organisé. Les hommes de Mousse et de la vallée de Celles rentrent chez eux, les centurions du Maquis regagnent leurs emplacements. La réserve des munitions est camouflée sous une roche dans les « Brocards », à égale distance des deux maquis, et les Anglais, provisoirement, seront les hôtes de la Cote 722 en attendant de s'installer dans un endroit à eux.

Le colonel Maximum, qui s'est entretenu longtemps avec le chef du S. A. S. et le capitaine français Barreau parachuté en même temps qu'eux, doit rentrer à La Neuveville. Il lui faut voir le lendemain le chef de la région C, le Colonel Grandval à Nancy.